

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une parabole pour lecteurs avertis *Dodécaèdre* de René Champagne

Gabrielle Poulin

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40352ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

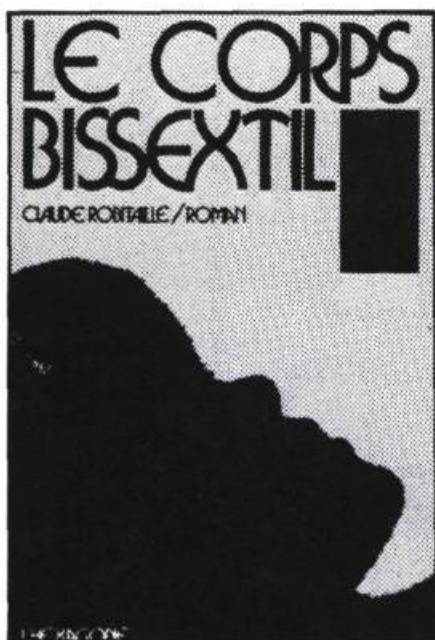
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1978). Review of [Une parabole pour lecteurs avertis : *Dodécaèdre* de René Champagne]. *Lettres québécoises*, (11), 20–20.



Une parabole pour lecteurs avertis

Dodécaèdre de René Champagne

On dirait d'abord un livre pour enfants. La couverture, signée Pierre Peyskens, est attrayante, drôle même : sur un ciel d'un bleu égeen, les pieds battus par la crête au sourire innombrable et fixe des vagues, se détache une acropole formée de douze têtes superposées, impassibles et blanches comme des temples grecs. Le titre lui-même rappelle par ses consonances et ses racines l'immortel Astérix : *Dodécaèdre ou les eaux sans terre*. Le récit commence comme un conte merveilleux : « Ce n'était pas un village comme les autres que Gloripolis. » L'action, elle, a l'air de s'être passée il y a longtemps, longtemps, loin, très loin ; les personnages sont sculptés d'une façon très primitive, presque naïvement, dans des mots, voire des clichés, froids et bruts comme des pierres.

L'enfant qui lit devra pourtant très vite, s'il veut comprendre quelque chose à ce conte savant, emprunter les *lunettes* de grand-mère, tandis que l'adulte, lui, ne pourra aller bien loin dans la lecture de ce récit, s'il ne retrouve pas un peu de la naïveté de son regard d'enfant. L'un et l'autre s'apercevront alors que ce récit allégorique ne se contente pas de présenter un sens clair et un sens caché, mais, comme l'indique le titre lui-même, qu'il existe au moins douze bonnes fa-

çons de lire l'histoire du héros Dodécaèdre et de son village natal Gloripolis. De même que sur un polyèdre, chacune des faces a autant d'importance que ses voisines, de n'importe quel côté qu'on tourne le roman de René Champagne, on peut le saisir *solidement*. Mais, attention ! Ce nombre douze pourrait bien lui-même se révéler symbolique. Chacune des faces du roman remplissant une fonction spéculaire, le récit prend l'allure d'un microcosme dans lequel tout s'appelle, se correspond : le temple grec rejoint le temple baudelairien et tous les temples et toutes les églises se laissent enfermer comme dans un kaléidoscope. (Les douze sens possibles du roman m'ont inspiré une réflexion alexandrine qu'on pourra lire dans la revue *Relations* du mois de septembre.) Le narrateur lui-même s'est laissé prendre au jeu. Il a essayé de se faire distant, objectif comme tout conteur qui se respecte. Il a l'air d'écrire avec un instrument à l'épreuve de tous les écarts (de langage) et de toutes les bavures. Il a choisi le stylet, pour sa grâce et son élégance peut-être, mais il sait le manier. Petit à petit, le lecteur oublie le style un peu vieillot, la langue presque aussi figée que la morte langue grecque. Il n'entend plus, à travers les ruines de toutes les Gloripolis du monde, que le silence d'une source intarissable, quelque chose de fragile qui suffit à empêcher l'ironie et le cynisme de triompher. À la fin du conte, Dodécaèdre, qui a connu les douze faces de l'échec, aperçoit, au plus profond des miroirs noirs du temple des morts, le reflet d'une lumière qui l'appelle vers un temple qui se rit du temps, de l'espace, de toutes les sociétés et de toutes les églises. Autrefois, on disait de ce temple qu'il était un château aux sept demeures. Pour Dodécaèdre, il se peut que ce nombre soit porté à douze.

Gabrielle Poulin

La perplexité est assurément de mise. Mais c'est finalement toute l'expérience littéraire tentée ici qui appelle le scepticisme : le roman de Claude Robitaille passe par un refus de communication : il m'apparaît du parasitisme littéraire dans la mesure où le projet de communication comporte des parasites (citations, clichés collés au texte, association de noms, accumulation de termes) qui effectuent à eux seuls un brouillage des ondes en superposant des bruits au sens rendu en plus inaccessible par les ellipses et l'absence de ponctuation. Il s'agit alors d'un projet qui se nie lui-même : communiquer le refus de communiquer, témoigner de la désarticulation du témoignage. C'est paradoxalement à la fois l'intérêt de ce roman et sa limite.

1. ROBITAILLE, Claude, *Rachel-du-hazard nouvelles*, Montréal, H.M.H., L'Arbre, 1971, 178 p.
2. ROBITAILLE, Claude, *Le Temps passe et rien ne se passe (nouvelles)*, Montréal, Les Éditions Danielle Laliberté, 1974, 147 p.
3. ROBITAILLE, Claude, *Le Corps bissextile*, Montréal, L'Hexagone, 1977, 139 p.
4. LEPAGE, Yvan, compte rendu du second recueil de nouvelles de Claude Robitaille dans *Livres et auteurs québécois 1974*, Québec, P.U.L., 1975, p. 67.
5. *Le Corps bissextile*, p. 54. Il est vrai toutefois que l'absence de ponctuation rend mon hypothèse aléatoire.



* *Dodécaèdre ou les eaux sans terre*, récit, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1977, 125 p.